

LE GROGNARD

MONTREAL, 9 SEPT. 1882.

LA VICTOIRE D'EGYPTE

Les mangeurs de plumponding se sont réunis samedi dernier au Mechanic's Hall afin de manifester publiquement l'admiration qu'ils éprouvent pour les regents faits d'armées du Général Wolseley.

Le *Grognard* professe aussi une sincère admiration pour les grandes victoires qui depuis vingt ans ont fait du soldat anglais le plus grand défenseur de portes ouvertes des temps modernes.

En Abyssinie, en Afghanistan et en Zululand l'armée anglaise a remporté des victoires auprès desquelles les succès les plus ripostés d'Alexandre le Grand, d'Annibal, de César et de Napoléon n'étaient que de la popotte.

Dans ses dernières campagnes les généraux d'Angleterre ont eu à lutter contre les stratégestes les plus distingués de l'univers servis par la force numérique et des trésors inépuisables. La victoire s'est attachée à leurs drapeaux et les a suivis dans toutes leurs campagnes.

Il ne reste plus à John Bull pour couronner sa gloire qu'à subjuguier les hordes indomptables qui infestent les régions polaires, les Esquimaux et les Patagons.

Les Anglais savent qu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire et ils chercheront toujours de nouvelles occasions pour nous le prouver.

P. S. Nos concitoyens d'origine anglaise n'oublieront pas que le premier exploit du général Wolseley a été la prise du Fort Garry en 1769, lorsqu'il s'est emparé de cette forteresse redoutable il n'y avait qu'un canadien-français, notre ami M. C. avocat de Montréal et un ours du beau sexe qui est devenu plus tard la propriété de Joe Beef.

Dont you forget it!

JADIS ET AUJOURD'HUI.

Quantum mutatus ab illo.

O instabilité des choses humaines!

O caprices comiques des destins!

O dérision amère du sort!

Avons-nous jamais eu une époque plus abondante en miracles dans cette chère province de Québec?

Les destinées d'un jeune pays sont longues à apprivoiser et elles ont parfois des écarts que jamais notre imagination aurait pu raver.

En 1868 lorsque Arthur Buies publiait sa *Lanterne* où chaque doctrine qu'il émettait sentait le fagot, on eut conduit dans une maison de santé tant individu qui aurait prédit sa conversion future.

Buies était alors la quintessence de l'impunité la plus révoltante.

Les nerfs des lecteurs du *Nouveau Monde* se dégraffaient seulement à entendre prononcer son nom.

Une copie de la *Lanterne* donnant des nausées aux abonnés de la *Minerve* et celui qui était surpris avec cette brochure entre les mains était considéré, comme un païen et un républicain.

Aujourd'hui que voyons-nous? Les deux journaux les plus catholiques de Montréal le *Monde* et la *Minerve* se disputent avec acharnement une chronique d'Arthur Buies. Oui la semaine dernière ces deux confrères se sont dit de gros mots et se sont injuriés mutuellement comme des portés-faix parce que l'un d'eux avait eu la primeure d'un correspondance du célèbre plumeur sur la colonisation de la Rivière Rouge.

La *Minerve* et Buies se font des mamours. Horreur! Voilons-nous la face! Après ça, c'est le déluge.

LES BAINS DE SANG.

On vient d'inonder Paris d'affiches énormes qui portent en capitales ces mots d'aspect étrange: Bain de sang. On croit d'abord à quelque titre à sensation, on lit et l'on comprend alors que sur ces feuilles enluminées, collées aux murs, c'est notre époque tout entière résumée dans ses pauvretés et ses besoins pressants...

Déjà le fer est usé, il n'est plus dans le ton; pendant des années on a fait de lui comme un petit remède très *high-life*; on l'a mis en pastilles dans des bonbonnières exquises, en liqueur dans des flacons de cristal ciselé. Il fallait les entendre s'écrier, les pauvrettes mollement, gentiment souffrantes, avec un soupir d'âme qui s'envole: Je prends du fer!

Ce "je prends du fer" était tout un délicieux poème, attendrissant comme une plainte vague, rempli d'un charme mondain et discret. C'est au sang même qu'on s'adresse brutalement; c'est lui qui doit donner la vie nouvelle; on le boit à pleine jarre et l'on s'y plonge à plein corps.

Parfois, le matin, rue de Flandres, devant les abattoirs éventail, c'est une longue file d'équipages: les portières armoirées s'ouvrent sous la main du larbin irréprochable, et des jeunes filles toutes frêles descendent de coupés capitonnés de satin bleu, laissant dans l'intérieur l'amour de petit chien blanc, frisé et bichonné.

C'est l'heure où l'on tue; le sang tiède, — le sang de Jouvence — va couler à flots, Recouverts de la serpillière, la boutique garnie des six couteaux au côté, les garçons circulent; de lourdes pièces éventrées voyagent sur les épaules des porteurs, les voitures numérotées attendent leurs cargaisons; c'est un va-et-vient fiévreux, on travaille dur pour le ventre de Paris; partout où flâne le regard, c'est l'immense boucherie organisée avec art. Par les avenues qui séparent les bâtiments, on se heurte

à des viandes pittoresques, à des quartiers monstres qui laissent derrière eux un cordon sanguinolent.

Parfois, parti on ne sait d'où un cri plaintif, un gémissement désespéré — l'âme de quelque bonne et douce bête qui meurt sous le coup...

Tandis qu'à pas menus, retrouvant ses jupes un peu, pénètre dans cette tuerie impitoyable la jeune fille diaphane qui joue Chopin avec sentiment.

On a amené le bœuf, on l'attache à un anneau fiché dans le sol, on lui noue les cornes avec une grosse corde, on lui incline fortement la tête...

Le boucher prend un merlin, donne un coup sec entre les cornes, — le bœuf tombe comme une masse, soufflant, épais; souvent il essaie de se relever, un nouveau coup sur le frontal l'a achevé, — le voilà inerte sur le flanc, énorme, avec ses yeux — ses yeux si tendres, hors de l'orbite...

Alors on lui coupe la gorge, le sang fait irruption de toutes parts, ardent, bouillant, autour de la pauvre bête assommée, on installe un cercle de larges baquets, — des roues qui reçoivent le sang, par cascades et fusées.

A quelques pas de là, la jeune fille attend; sans le voir elle devine ce spectacle de mort; enfin un garçon arrive en courant, malgré ses sabots, les manches de sa chemise retroussés sur ses gros bras bossués de muscles, une tasse dans sa main vigoureuse; — sans hésiter, il présente à la jeune fille cette tasse, où s'agit un sang bouillant...

D'un trait, comme habituée déjà, elle la vide, la rejette et se sauve en essuyant avec un fin mouchoir ses lèvres rougies — pour un instant

A l'hôtel, vite!

Les chevaux repartent au galop, la jeune fille s'enfoncé dans un coin de la voiture, — et chaque fois, quand elle s'en retourne ainsi, lui revient obstinément un vieux souvenir classique, l'histoire de cette Mlle de Sombreuil, qui l'effrayait tant en pension et à laquelle elle se trouve maintenant bien supérieure.

Avec les bains de sang, la scène devient plus caractéristique.

Le bain de Mme la baronne est prêt; dans la baignoire qui brille, c'est une large tache rouge, mouvante; une chaleur monte de cette mare vermeille faite de tout le sang d'une bête jeune.

Mignonne, craintive, la baronne approche; une vision de crime lui traverse l'esprit et l'épouvante; elle est plus pâle encore, jamais elle n'osera se plonger là-dedans, — et pourtant elle s'y plonge avec un grand cri, les yeux clos.

Elle ne veut pas voir, une odeur âcre lui saisit la gorge... Mais en même temps il lui semble qu'une force vivifiante l'anime, elle s'enhardit, s'allonge et se laisse pénétrer par tous les pores...

Tandis qu'elle se débat auprès d'elle, la soubrette robuste, saine et comme fraîche encore du bon air de sa campagne, se croit en un

cauchemar et murmure: "Est-ce possible!"

Puis, après trois minutes, délivrée, la baronne qui sort du bain s'enroule dans un peignoir de batiste qui moule ses chairs délicates où le sang dégoutte, ruisselle et se fige en perles de corail.

Le matin, la baronne, la Tendre, comme il est écrit tout le long des carnets mondains, se baigne bravement dans le sang, ce qui n'empêche pas qu'elle ne s'évanouisse pour une piqûre d'épingle!

Du sang, du sang, c'était le cri de Macbeth après le crime — c'est aujourd'hui le cri du boulevard après l'épuisement des nuits blanches.

Pour peu que l'anémie sévise longtemps encore, on dira désormais: "Je fais une saison aux abattoirs." comme on disait: "Je fais une cure à Vichy." Ce sera le comble du chic, par ce temps où la maladie est un dandy-me.

LES TRIBUNAUX COMIQUES

POUR UNE SAUCISSE!

Il est de ces opinions, si hardies qu'elles soient, qu'on peut émettre avec la certitude qu'elles ne seront combattues par personne: celle-ci, par exemple, émise devant le tribunal correctionnel par un coiffeur: "On peut être un honnête charcutier et vendre une saucisse qui n'est pas fraîche."

Cette grande vérité a ceci de bon (ce qui est déjà un avantage sur la saucisse, qui était mauvaise), qu'on sait tout de suite ce dont il s'agit; il est clair que le coiffeur a acheté une saucisse qu'il a critiquée: de là une discussion, des gifles, bref, vous voyez l'affaire, raconte la *Gazette des Tribunaux*.

C'est le coiffeur qui a reçu la gifle et comme il manie le fer, c'est dans sa boutique et non sur le terrain, il a porté plainte et demande 300 fr. pour réparation de son honneur.

Il se nomme Auguste Vorpégné.

J'entre, dit-il, dans la boutique du sieur Cornu (c'est le nom du charcutier), avec mon petit pain que je venais d'acheter; je le fendis en deux, je prends une saucisse, et avant de la mettre dans mon pain, je la sens pour voir si elle est fraîche; vu qu'il avait fait de l'orage, ce qui est une chose permise et naturelle.

Le Charcutier. — De tripoter la marchandise avec vos doigts?

Le plaignant. — Du moment que la saucisse était pour moi.

Le Charcutier. — Si vous la sentiez, c'était dans l'intention de la remettre dans la boîte, si elle ne vous convenait pas.

Le Président. — Parlez au tribunal.

Le Charcutier. — Je dis: surtout vu l'état de M. Peint-en-vert, qui est perruquier....

Le plaignant. — Qui ça, Peint-en-vert?

pouvait se passer. La toilette aussi subit quelques heureuses modifications et fut plus en rapport avec son âge; plusieurs fois on l'entendit, chose inouïe, dire cette phrase ou d'autres analogues: «Lorsqu'on vieillit, il faut bien se résigner à quelques inconvenients.»

Près de deux années se sont écoulées depuis le mariage d'Hélène: les deux époux sont parfaitement heureux, un seul nuage se montre dans leur ciel si pur et si bleu: Blandine se meurt. Son père lui a sans doute transmis le germe de la maladie de cœur à laquelle il a succombé, et les émotions excessives qu'elle a ressenties et refoulées en ont bûté le développement. Les médecins consultés sont unanimes pour reconnaître qu'il n'y a aucun espoir; c'est une question de quelques mois, peut-être de quelques semaines. La malade voit clairement son état; toutefois, à son système d'abnégation, elle feint de s'abuser, afin de rassurer ceux qui l'entourent, et c'est avec une bonne foi parfaitement simulée qu'elle s'associe à tous les projets d'avenir que l'on ébauche en sa présence.

Mlle Angélique est la confidente de cette âme magnanime, qui parfois cependant a des faiblesses et des retours sur elle-même.

«Je croyais, lui dit-elle un jour, ne pas aimer la vie, et maintenant que je sens qu'elle m'échappe, je voudrais la retenir; il me semble que si la santé m'était rendue, je jouirais plus que par le passé du bienfait de l'existence. Dans mes longues nuits sans sommeil, je me surprends souvent à répéter ces vers de Lamartine, qui paraissent empreints d'une mélancolie douce et poignante tout à la fois:

Peut-être l'avenir me gardait-il encore

Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu;

Peut-être dans la foule une âme que j'ignore

Aurait compris mon âme et m'aurait répondu.»

Mlle Lambert, à qui la poésie était peu familière, et qui, en fait de littérature ne connaissait que l'*Évangile*, l'*Imitation* et la *Vie des Saints*, répliqua, en hochant doucement la tête:

«Je suis trop ignorante pour apprécier ces belles phrases, mais je suis pour vous, chère enfant, des paroles infiniment plus belles et mille fois plus consolantes, ce sont les paroles du bon Maître lui-même. «Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi; néanmoins qu'il soit fait comme vous voulez, et non pas comme je veux.»

— Ah! continua Blandine, sans répondre à ce que venait de dire son amie, je vais quitter la vie et je j'en ai connu les douleurs et les désenchantements! Avant de partir, pourquoi Dieu ne m'enverrait-il par un rayon de soleil, un éclair de bonheur, afin que, moi aussi, je puisse dire: J'ai été heureuse!

A Continuer.